

DES GÉNIES VENTRILOQUES AU LAOS

Monique SELIM

Sous la coupe d'un État-parti communiste depuis 1975, dans la foulée du Sud-Vietnam, le Laos, où s'est importée et imposée la révolution, présente une configuration très originale en raison de la conjonction inédite de différentes caractéristiques : je tenterai ici d'en restituer la cohérence dans leur articulation consubstantielle. Un État-parti rigide et coupé de la société, une pléthore d'ONG sous tutelle, des rituels de possession qui puisent dans la croissance économique un nouvel essor, de jeunes homosexuel-le-s qui trouvent dans les images numériques thaïlandaises leur inspiration et dans les cultes aux génies un refuge éventuel : tels sont les champs sociaux contrastés, généralement autonomisés dans les enquêtes et les raisonnements, qu'au contraire je lierai, le fil de leurs rapports donnant sens à la totalité sociale dans laquelle ils s'inscrivent.

Un État-parti figé

En 1975, le Pathet Lao, soutenu dès son origine par le Parti communiste vietnamien, prend le pouvoir au Laos et provoque la fuite d'une grande partie des couches supérieures de la population. Le pays se referme, sous le joug d'un Parti qui continue à s'inscrire dans le secret comme durant la guerre où il était clandestin. La disparition et la mort probable du roi ne seront ainsi jamais annoncées ni même élucidées jusqu'à maintenant. Les processus de

déhiérarchisation et de rehiérarchisation sociale qui ont lieu à la suite de toute révolution ont des effets catastrophiques au Laos où la population ne dépasse que de peu les 4 millions et est en grande partie rurale. Après 1975, le manque de compétences techniques se fait cruellement sentir et l'économie se bloque, jusqu'à conduire le pays à des pénuries terribles et à la limite de la famine. En 1991, la chute de l'URSS, qui maintenait une aide indispensable, la conversion, dès la fin des années soixante-dix, de la Chine au capitalisme suivie de celle du Vietnam, conduisent l'État-parti laotien à décréter en 1986 « le nouveau mécanisme économique » qui ouvre formellement l'économie au marché.

Avec des hauts et des bas – par exemple durant la crise asiatique de 2000 – le pays peine néanmoins à sortir d'une sorte de marasme permanent. Ce n'est réellement qu'à partir de 2010 que la croissance devient notable grâce avant tout à des investissements chinois de plus en plus importants, ainsi que thaïlandais et vietnamiens moindres. Sur le plan politique, l'État-parti reste campé sur ses positions originaires, maniant autoritarisme, répression et terreur. Alors qu'au début des années 2010, l'espoir d'une plus grande souplesse du pouvoir était encore entretenu, l'arrestation, filmée en 2012, et la disparition, restée jusqu'à ce jour inexplicée, de Sombath Somphone, âgé de plus de 60 ans et formé aux USA, leader modéré et très respecté, animateur d'une société civile en faible gestation ont constitué un coup d'arrêt traumatisant pour la population. Dans l'esprit de la majorité des habitants, la figure d'un gouvernement despotique, à l'omniprésence arbitraire et inflexible, a été réactivée, engendrant un nouveau repli sur soi et l'intensification de la rupture entre l'État-parti et la société que nous avons constatés au début des années quatre-vingt-dix¹. Les représentations du pouvoir restent ainsi axées sur un évitement infantilisant, « ne rien faire de mal qui puisse attirer sa vengeance irrépressible » : telles pourraient être résumées les expressions en cours dans toutes les classes sociales.

Corollairement, soulignons que l'absence de preuves du décès de Sombath, à travers la vision de son corps blessé, mort – tout

1. Bernard HOURS, Monique SELIM, *Essai d'anthropologie politique sur le Laos contemporain, génies, socialisme, marché*, Paris, L'Harmattan 1997.

d'ailleurs comme dans le cas du roi en 1975 – rend impossible toute cérémonie rituelle dans un contexte fortement animiste : elle laisse en suspens et interdit même l'hypothèse d'une transformation en âme errante. Les pressions internationales sur le gouvernement laotien pour obtenir des informations sur le sort de Sombath, après son court séjour dans un commissariat central de Vientiane, sont restées sans réponse en 2016, et la lassitude s'est installée avec la conviction du décès de cet homme devenu un symbole spectral ; l'attitude de l'État-parti face à cet évènement est représentative de l'archaïsme de sa politique dictatoriale depuis plus de 40 ans, tout comme l'est la peur énorme, profonde, enfouie, pétrifiante, qu'il continue à inspirer à la population, se percevant individuellement comme collectivement, incapable de la moindre opposition. Longtemps formés au Vietnam, les cadres du Parti le sont depuis plusieurs années par la Chine, qui avec la Russie soutient et conforte le gouvernement laotien, dans sa ligne irrévocable. La cession à des investisseurs chinois d'un large espace proche de la capitale, vaste chantier où se multiplient les tours en 2016, traduit au plan économique cet encadrement politique. Mais, alors que l'État-parti chinois se heurte aux voies multiples d'une société civile qui grandit et s'attaque à tous les domaines en Chine, dont celui de la sexualité, au Laos de solides barrières conduisent à la bâillonner et au mutisme des gens. Le rôle des organisations internationales et des ONG est de ce point de vue ambigu.

L'autocensure des ONG

L'arrivée des ONG au Laos est récente et, au début des années 2000, elles se comptent sur les doigts de la main. Leur multiplication date de moins de 10 ans et c'est en octobre 2012 que le rassemblement des sociétés civiles et des ONG (Asia Europe people's forum) en Asie se tient pour la première fois à Vientiane, donnant confiance à tous sur des ouvertures possibles. En 2016, les ONG sont si nombreuses qu'elles sont structurées en différents réseaux sectoriels. Le genre est une des thématiques prioritaires ici comme ailleurs et dans le réseau genre se retrouvent, outre les ONG spécialisées dans le genre, la majeure partie des ONG ayant créé des programmes ou des dispositifs genre rendus obligatoires

comme signes de « bonne gouvernance » pour l'obtention de financements. Les procédures d'accréditation des ONG et de tous les types de programmes par le gouvernement sont particulièrement longues, marquées par une bureaucratisation opaque et si difficile que la crainte d'en voir la marche stoppée ou paralysée pour une raison ou une autre domine. L'observation du petit univers des personnels d'ONG révèle, face à cette adversité, le choix d'une attitude consensuelle, respectueuse des diktats de l'État-parti, soucieuse d'éviter tout mécontentement des cadres au pouvoir, refusant le moindre risque d'affrontement et *in fine* adoptant des mesures d'autocensure permanente. Les justifications apportées à ce comportement mesuré et prudent sont récurrentes et partent d'une forme de constat cynique partagé sous l'angle de la plaisanterie : la capitale Vientiane, siège des ONG, serait identique à la Corée du Nord, mais dotée d'excellents restaurants, avec un bon rapport entre des salaires d'expatriation très élevés et un niveau modéré des dépenses nécessaires à des conditions de vie agréables. L'expulsion d'Anne-Sophie Gendroz ², d'Helvetas Swiss Intercooperation, consécutive à son soutien de Sombath Somphone et à son insistance auprès de l'État et des organisations internationales pour dévoiler les étapes de sa disparition, est très régulièrement invoquée par les responsables d'ONG pour expliquer leur diplomatie douce : l'épisode est en effet constitué en preuve de l'échec d'une contestation frontale ou même de revendications considérées comme excessives. Se soumettre aux exigences étatiques pour maintenir une présence dans le pays apparaît alors la seule règle de conduite possible. Un dernier argument concerne le personnel laotien des ONG que les responsables étrangers entendent à la fois écouter et protéger. La peur des employés laotiens face au gouvernement, le refus de les mettre en danger étayant des discours qui s'ancrent dans la condamnation des provocations politiques qu'aurait faites Anne-Sophie Gendroz, coupable finalement d'avoir outrepassé son rôle et porté de fait atteinte au *modus vivendi* régnant entre l'État et les ONG, en jetant la suspicion sur l'ensemble d'entre elles.

2. *Au Laos la répression silencieuse*, Asie Info Publishing, 2016.

Cet accord tacite entre des ONG – dociles – et le gouvernement qui offre en contrepartie des simulacres rares de transparence, est lourd de conséquences, en particulier dans le champ des rapports sociaux de sexe entre hommes et femmes et des sexualités plurielles. Considérée encore comme un enjeu « sensible », la thématique du genre avance péniblement avec des programmes redondants sur les violences domestiques, la santé, l'éducation légale, les femmes marginalisées en milieu urbain, etc. L'organisation des femmes – organisation de masse sous tutelle du Parti comme dans tous les régimes communistes – se cantonne dans l'application d'une norme féminine hétérosexuelle où le devoir d'épouse et de mère se double d'une vocation politique. En juillet 2016, le *Vientiane times* rappelle ainsi que l'organisation des femmes a entre autres pour tâche de convaincre de la juste imposition aux femmes du *sinh*, la jupe traditionnelle en forme de tube, devenue très onéreuse en soie (plusieurs centaines de dollars) mais aussi fabriquée en Chine dans sa version imitée et revendue moins de 5 dollars à Vientiane. Comme en 1975, les femmes, ornements et otages culturels, se doivent toujours d'être les dignes représentantes et fidèles conservatrices des « belles traditions culturelles locales » dans lesquelles se donne à voir la Nation et derrière le tableau, se sacralise l'État-parti. Dans les institutions publiques aucune femme ne peut donc déroger à la règle du *sinh*, largement suivie aussi dans les ONG et il faut attendre le week-end pour retrouver certaines d'entre ces employées dans les vêtements qui leur conviennent où elles se sentent plus à l'aise, jeans ou shorts avec tee-shirts et baskets.

Corollairement, pluralité et polyvocation sexuelles se voient entièrement bannies, bien sûr de l'idéologie étatique mais aussi des programmes des ONG pour lesquelles s'aventurer sur le terrain LGBT serait froisser la susceptibilité du gouvernement.

Entre les usages de préséance masculine, l'hégémonie politique et la timidité des ONG, un nombre important d'individus se voient écartés de responsabilités dans le secteur public, mais aussi dans les ONG ; ce sont tout d'abord les femmes au profil hétérosexuel banal qui, à leur retour d'une formation à l'étranger, sont renvoyées à des tâches inférieures dans leur administration d'origine qu'elles quittent alors pour des emplois plus valorisants

et plus lucratifs. Trop diplômées, trop qualifiées, elles gênent l'ordonnancement bureaucratique en vigueur prompt au blocage. Ce sont aussi des femmes ou des hommes aux compétences élevées, mais dont les choix de sexualité sont perçus comme trop visibles et donc problématiques pour les ONG qui tiennent à offrir d'elles-mêmes l'image la plus conforme possible. J'en donnerai quelques exemples.

Des pas de côté

Akela, âgée de plus de 55 ans, dirige une association spécialisée sur le genre³, reconnue par le gouvernement depuis quelques années et luttant contre les discriminations dont sont victimes les femmes et pour l'égalité femmes-hommes. Cette association, soutenue par l'Union européenne, a reçu une subvention de l'ambassade de France en 2016 et comportait auparavant, outre les 7 employés laotiens, une jeune étrangère, qui a dû partir en raison de l'interdit récent de l'État de recruter des étrangers qui menaceraient l'autonomie des associations, de fait sous contrôle du pouvoir politique. Akela est d'autant plus lucide sur ces enjeux que tout la prédestinait à une carrière « normale ». Originaire de Pakse, après des études à l'École normale, elle devient enseignante au collège. Elle obtient ensuite une bourse de 3 ans pour l'Australie où elle part avec son mari et ses deux enfants. Quand elle revient au Laos, on l'assigne à un poste de réceptionniste-secrétaire. Elle espère alors rentrer au Parti, condition *sine qua non* pour monter dans la hiérarchie. Mais la chute de l'URSS en 1991 conduit étrangement le Parti communiste laotien à supprimer les recrutements de nouveaux membres. Les anciens étaient déjà peu nombreux mais le Parti a pris une ligne opposée à celle, par exemple, du parti communiste chinois, de s'agrandir pour emporter l'adhésion de la majorité. Akela décide donc de changer de ministère mais, là encore, quelques années plus tard le Parti dans ce nouveau cadre refuse de l'introniser, non pour son origine de classe puisqu'elle vient d'une famille de paysans mais en alléguant sa formation première en français à Pakse. Son mari, qui est né près des chutes de Kong et était, comme elle, fonctionnaire, est

3. L'absence de précision vise à protéger l'anonymat des personnes.

quant à lui, exclu de son administration d'origine après son retour d'Australie sous prétexte qu'il est parti trop longtemps et il décide de se tourner vers une entreprise privée. Akela quitte elle aussi le secteur public et commence une trajectoire dans différentes ONG où elle se forme au genre ; elle se rappelle même un bref stage LGBT organisé par une grande organisation internationale et vite supprimé. Aujourd'hui, dans son bureau, dont les murs sont ornés de quelques affiches d'une propagande gouvernementale qui semble immuable sur les trente dernières années, Akela s'efforce envers et contre tout de mener quelques recherches et actions.

Makala a pris depuis peu la tête d'une autre association, plus ancienne, centrée sur le genre, agréée par le gouvernement, faisant figure de modèle, dont les liens avec la précédente sont importants. L'ancienne directrice, très respectée, s'est effacée en raison de tensions politiques de plus en plus fortes avec le gouvernement. Plus jeune que Makala, elle s'était en effet impliquée dans la préparation du forum de la société civile en 2012 et, traumatisée par la disparition de Sombath, elle a commencé à avoir peur pour elle-même et les siens. Makala, réputée pour son dynamisme inégalé, approche la cinquantaine. Son père, Hmong, est devenu enseignant après une éducation à la pagode et sa mère, Lao, vient d'une famille paysanne. Seconde fille d'une fratrie de 5 enfants, elle a fait des études universitaires à Kazan en URSS, de 1984 à 1990, avec 3 autres étudiants laotiens. À son retour, les fonctions qui lui sont données ne tiennent aucun compte de ses diplômes et elle doit calculer les salaires des employés dans le service du personnel. Elle réfléchit qu'elle n'a quasiment aucune chance d'être recrutée au Parti, procédure qui de surcroît demande au moins 5 bonnes années à cette époque. Elle quitte donc le ministère où elle a été affectée et suit des formations le soir auprès d'ONG, part se qualifier en Thaïlande et travaille ensuite dans différentes ONG où elle se spécialise sur la thématique du genre. La dernière ONG où elle est employée l'envoie à l'IHEID à Genève pour acquérir de nouvelles compétences mais elle est fermée d'office en 2014 à Vientiane. Makala devient consultante free-lance durant une année avant de prendre la direction de l'association en accord avec son ancienne cheffe qui reste aux manœuvres avec elle.

Toutes deux sont conscientes de la crête périlleuse sur laquelle elles évoluent.

Lanaï, née en 1981, issue d'une famille de commerçants à ses yeux très conservatrice, a fait des études de relations internationales à Hanoï puis, après un bref retour au Laos, de marketing en Australie. En 2010, lorsqu'elle revient à Vientiane, elle est recrutée comme cheffe de service dans la Banque nationale où elle observe ses collègues, acquiesçant systématiquement à tout, silencieux et aussi totalement incompétents. À leurs yeux, elle apparaît opposée aux hommes car exprimant trop fort ses propres opinions. Mariée en 2007, divorcée en 2009, elle obtient une bourse et décroche un MBA en Angleterre. De retour à la banque, elle monte avec efficacité un département d'investissement innovant à la tête duquel est nommé un an après un homme, à sa grande stupéfaction. Lanaï bout encore de colère en racontant cet épisode et en expliquant cette éviction :

J'étais dégoûtée, j'avais refusé d'être membre du Parti alors qu'ils me l'offraient en disant que c'était obligatoire. J'étais une femme jeune et je refusais d'avoir les cheveux longs comme ils me le demandaient. Je refusais leurs injonctions et ils m'ont donc rejetée. Je ne voulais pas aller dans leurs petites fêtes d'anniversaire, je voulais garder mon temps pour moi. Je ne voulais pas non plus appartenir à l'Organisation des femmes. Mais je leur donnais des conseils pour faire marcher leurs affaires. Ils ne m'ont pas respectée : ils ne m'ont même pas dit qu'ils nommaient quelqu'un d'autre que moi comme directeur !

Lanaï décide donc de quitter la banque, se voit refuser deux fois sa lettre de démission et n'obtient pas l'allocation à laquelle elle a droit sous le prétexte qu'elle n'a aucun contrat de travail. Une deuxième expérience dans une autre banque se solde par un nouvel échec et Lanaï est effrayée par la corruption régnante. Elle s'oriente alors vers les ONG internationales mais sa candidature, même à des postes inférieurs, est rejetée avec des soupçons sur son profil en raison de ses qualifications élevées et de son passage rapide dans des banques. Lanaï se lance donc dans les affaires et monte une entreprise sociale (sans statut au Laos) qui emploie de manière privilégiée les femmes ouvrières du textile. Avec 48 employés permanents, majoritairement des femmes, quelques homosexuels, et 2 centres principaux, le *social business* en

croissance propose aujourd'hui formations et services de santé à Vientiane et en province.

Kailani, âgée de 37 ans, est issue d'une famille d'enseignants de français de Savanakhet, qui, comme tant d'autres, s'est vue très fragilisée et en difficulté en 1975, lorsque le Pathet Lao a pris le pouvoir. Titulaire d'un master obtenu au Japon, et d'un doctorat portugais de sociologie, consacré à l'éducation des jeunes filles en milieu rural au Laos, elle a fait une opération de *reassignment* en Thaïlande et est donc une femme, tout en restant sur ses documents d'identité un homme, faute d'autorisation de l'État au Laos. Se présentant comme activiste et multipliant les interventions dans le monde entier sur les droits LGBT dans des colloques de toutes natures, Kailani enseigne à mi-temps l'anglais dans un collège américain faute d'avoir trouvé mieux. Ses candidatures dans différentes ONG internationales ont toutes échoué et elle porte un jugement particulièrement dur sur ces dernières qui, à ses yeux, « travaillent pour le gouvernement », ne cherchent qu'à se maintenir au Laos pour leur « business » et redoutent en permanence leur expulsion. Kailani n'a pas eu plus de chance dans les associations spécialisées ou non sur le genre reconnues par le gouvernement et sous contrôle de l'État. Son profil de transsexuel est appréhendé, comme un risque par toutes les organisations d'une « société civile » fictive. Kailani – rodée à l'*advocacy* – a néanmoins de plus en plus peur d'être arrêtée et de disparaître un jour comme Sombath dont le spectre hante tous les esprits.

Brièvement résumés, ces quatre itinéraires mettent en scène les mécanismes concrets de coalition d'intérêts entre les ONG étrangères et l'État-parti ainsi que le caractère éminemment politique des processus de sexuation, marqués par un mode archaïsant de domination masculine. Aucune société ne se laisse néanmoins réduire aux impositions dont elle est l'objet, quelle que soit la force de celles-ci. Ainsi les quatre femmes présentées montrent-elles des capacités importantes de s'inventer un avenir, malgré les barrières multiples qui sont mises sur leur route. Corollairement notons que, dans les ONG internationales, quelques homosexuels masculins arrivent à s'intégrer toutefois en masquant radicalement leur inclination qui, en revanche, s'épanouit sur différents sites numériques de rencontres, où l'anonymat, le visage

caché, le corps montré sont la règle. Ça et là des rhizomes d'autonomisation s'observent comme nous allons en donner quelques exemples.

De jeunes couples lesbiens

En pantalon noir et chemise blanche, les cheveux noués sommairement en une petite queue-de-cheval, Wanika, âgée de 27 ans, fille de paysans de Vong Vien, après une brève formation en télécommunication, travaille dans un centre commercial, où elle surveille les enfants sur une aire de jeux. Limpide est le discours de Wanika qui déclare « ne pas aimer les filles normales en jupe » qu'elle côtoyait durant ses études et s'habiller comme elle l'entend, y compris durant les cérémonies et les mariages. Peu lui importe la réprobation des villageois lorsqu'elle retourne chez ses parents au fait de son inclinaison sexuelle. Pantalon et chemise sont ses vêtements favoris depuis son enfance et rien ne peut la faire changer d'habitude. Depuis deux ans, Wanika vit avec Palani qu'elle a rencontrée dans le bar que tenait cette dernière. Wanika désigne Palani comme « sa femme » et corollairement Palani la considère comme « son mari ». Lorsqu'elles sortent ensemble, c'est de cette façon qu'elles se présentent, sans problème, dit-elle. Dans un quartier périphérique de Vientiane, Palani a un petit salon de coiffure rudimentaire et le couple vit dans la pièce arrière séparée par un rideau. Élégante jeune femme aux cheveux longs teints, Palani cultive sa féminité en jean et tee-shirt moulants. Fille de tout petits commerçants, orpheline, elle a dû arrêter sa scolarité à 13 ans et a travaillé à 14 ans dans une usine de textile. Puis elle a reçu une formation de coiffure dans une association de lutte contre le trafic des femmes dans le cadre de laquelle elle a travaillé 4 ans. Elle a monté ensuite un petit bar avec un ami transsexuel – *katoy*, *ladyboy* selon la criminologie en usage en Thaïlande comme au Laos – et c'est là qu'elle a rencontré Palani, dont elle est tombée immédiatement amoureuse, et pour laquelle elle quitte le jeune homme avec lequel elle entretenait une liaison. Wanika et Palani sont sur Facebook où elles postent beaucoup de photos d'elles-mêmes, en adéquation avec les clichés hétéronormatifs dominants. Elles payent pour des durées de connexion limitées sur leur téléphone portable, l'Internet en continu leur restant inaccessible.

Les deux jeunes femmes considèrent qu'être lesbienne est au Laos un « mouvement de société ». Elles se disent entourées de nombreux couples identiques à elles-mêmes et m'en donnent pour preuve un appel à deux de leurs voisines qui arrivent en quelques minutes. Une petite table est dressée avec de vieux papiers journaux au milieu du salon de coiffure, des bières, des glaçons et des cacahuètes bouillies sont commandés et la discussion démarre sans retenue, parsemée d'éclats de rire et de plaisanteries. Olina, étudiante à l'École normale, en short et tee-shirt, explique avec une voix grave, que Napua, « sa femme », employée dans une bibliothèque publique pour promouvoir la lecture, l'a rejointe chez ses propres parents qui ont accepté le couple. Le père d'Olina est vice-chef du village, et sa mère directrice d'école primaire. Le père de Napua est employé au bureau provincial et sa mère enseignante. Napua, des roses dans les cheveux longs relevés en chignon, en short et joli chemisier fleuri à manches courtes bouffantes, affiche une timidité prononcée et adopte une attitude effarouchée en souriant à ses amies. Sur Facebook, le jeune couple qui vit ensemble depuis trois ans, se montre sous des jours encore plus stéréotypés, par exemple costume noir, cravate blanche sur chemise rouge pour Olina, modèle de réserve traditionnelle pour Napua, en beau *sinh*. Olina, avec beaucoup d'assurance, cherche à expliquer ce qu'elle voit comme une tendance de fond de la société laotienne, en profonde mutation et toutes les quatre fouillent sur leurs téléphones portables pour exhiber des photos de vedettes thaïlandaises qui se sont fait opérer et ont changé de sexe. Scintillantes, ces stars font miroiter un horizon de permanentes métamorphoses qui semblent passionner les jeunes filles, bien au-delà de la binarité *di* (lesbienne « féminine »), *tom* (lesbienne « masculine »). Sur un site thaïlandais, Olina trouve ainsi 18 catégories détaillées de profils sexués et passer de l'une à l'autre, sans jamais se laisser emprisonner longtemps dans un rôle sexuel, suscite l'enthousiasme du petit groupe, captivé par la multiplicité des relations possibles entre chacune de ces catégories. La séparation d'une partenaire permet éventuellement la mue dans un autre personnage sexuel et ainsi quitter son *tom* peut déboucher sur un devenir *tom* soi-même. Le plaisir pris à de telles évocations s'ancre en partie dans le tableau coercitif de l'université que

dressent nos interlocutrices : *sinh* et chemisier blanc pour les filles, pantalon bien taillé et chemise blanche pour les garçons, jeans interdits, alors même, que de leur point de vue les couples de filles seraient nombreux mais paraîtraient invisibles derrière ces uniformes dichotomiques de sexe. À l'autre pôle, des désirs qui se révèlent, le regret que le mariage homosexuel soit interdit au Laos et même politiquement inenvisageable, est vite balayé au profit d'un écartement dans l'imaginaire de l'État, son autorité, ses lois : peu importe *in fine* que le mariage ne soit pas permis dès lors qu'une cérémonie traditionnelle avec *baci* (nouage aux poignets des cordons qui retiennent les âmes de la personne) peut être effectuée, la difficulté étant de rassembler l'argent en raison du coût élevé des invitations. La classe moyenne inférieure à laquelle appartiennent les jeunes filles offre de fait peu d'opportunités d'enrichissement et l'obstacle principal est posé dans une capitalisation difficile. Perçues comme bienveillantes envers leurs choix sexuels, leurs familles pourront, comme cela se fait couramment sans formalité administrative, confier/donner des enfants aux jeunes couples lesbiens qui les élèveront dans le bonheur. Ces scénarios heureux montrent une constance dans les réponses apportées à la violence de l'État-parti et dans les représentations de son irréfragable joug : des lignes de fuite symboliques et des échappées concrètes à son emprise, logiques que nous avons déjà analysées au début des années quatre-vingt-dix.

Ainsi Malia et Lilo, qui entretiennent leur amour depuis 6 ans, vivent aussi chez les parents de Lilo dans une vaste maison à l'immense cour désordonnée à une dizaine de kilomètres du centre de Vientiane. Malia, en short, tee-shirt et cheveux courts, vient de Luang Prabang où son père est conducteur de bus et sa mère ingénieure des ponts et chaussées. Depuis sa petite enfance, Malia se vit comme un garçon dans une famille où les femmes de la parentèle – sœurs, tantes, cousines – sont nombreuses ; être un garçon lui a toujours semblé un sort meilleur, dit-elle, sans réellement pouvoir élaborer ce sentiment. Titulaire du baccalauréat, elle tient une minuscule échoppe avec Lilo, mais le couple n'a pas encore son autonomie financière. Lilo, quant à elle, se sentait aussi un garçon à l'âge de 10 ans et était fort portée vers

les filles. Sa famille, commerçante, n'apprécie pas qu'elle s'habille de façon masculine et la jeune fille a donc laissé pousser ses cheveux sans avoir abandonné le projet d'une chirurgie de *reassignment*. Elle a arrêté sa scolarité à la terminale pour aider ses parents. Le couple élève des chiens, en attendant d'avoir des enfants capables de leur faire des offrandes lorsque toutes deux seront décédées.

On pourrait multiplier les exemples mais ne citons que ce dernier couple de jeunes gens : Souvansaï, né à Vong Vien, travaille dans une entreprise de Vientiane depuis 3 ans, après une formation technique. Il vit chez les parents de son ami, Mauli, qu'il a rencontré sur Facebook. Son parcours est riche de changements : d'abord deux expériences hétérosexuelles « sans sentiment », puis il s'est « senti fille » et est devenu *katoy* ; maintenant c'est « lui le mari et mon ami est la femme », explique-t-il. Il éprouve pour Mauli un « vrai amour » et les parents de ce dernier ont accepté le jeune couple, sans jamais penser forcer Mauli à se marier, ce qui d'après Souvansaï serait impossible tant son ami est à ses yeux « efféminé ». Mauli et ses parents vendent des plateaux de fleurs au marché. Les parents de Souvansaï – qui ne sont pas au courant de la vie intime de leur fils, sont employés dans un restaurant tenu par un membre de leur parentèle. Souvansaï et Mauli sortent beaucoup le soir dans des bars.

Symptomatiques d'une évolution certaine des mœurs, ces quatre jeunes couples parmi d'autres, qui trouvent refuge ou au moins assentiment et accueil dans leur famille interpellent l'observateur familial d'une société lao, réputée pour sa réserve, son ordonnancement en apparence harmonieux, son immanence paisible, sa pudeur. Le contrôle impossible d'Internet par l'État-parti, l'influence thaïlandaise visible dans la construction des maisons et des pagodes, une croissance économique notable depuis quelques années ont provoqué des changements profonds, dont les comportements d'ostentation de richesses qui envahissent Vientiane sont un des indicateurs ; dans un autre registre les excès des fêtes de *pimai*, premier jour de l'année, durant lesquelles drogues et beuveries abondent, favorisant l'exhibitionnisme et l'inversion des sexes sur un mode carnavalesque, auparavant caractéristique des fêtes des fusées, font l'objet de récits éloquentes

sur de nouvelles attitudes en rupture avec le passé. Par ailleurs *katoys*, *ladyboys* s'affichent aux côtés des prostituées hétérosexuelles, dans un contexte où, après des décennies de marasme et de torpeur, l'argent coule à flots, ruisselant de corruptions diverses et d'accaparements de terres dont le prix ne cesse d'augmenter et contre lesquels luttait précisément le leader disparu Sombath. Des cars bondés amènent des hommes thaïlandais d'âge mûr en quête d'épouses ou de femmes « de plaisir » devant certains restaurants du centre-ville où pullulent d'énormes véhicules 4/4. Les cours des pagodes sont ainsi devenues des parkings publics où les chiens faméliques errent, menaçant la nuit les passants qui les traversent. La place centrale de la fontaine, entourée de bars et de restaurants, ressemble à un mini-parc d'attractions, sans néanmoins la foule qu'on pourrait y attendre, ce qui désespère les restaurants.

Les cultes aux génies apparaissent aujourd'hui comme toujours des révélateurs des transformations de la société laotienne. Alors que s'y manifestent dans l'imaginaire au début des années quatre-vingt-dix une forte opposition politique à l'État-parti et un souhait vif d'ouverture au marché⁴, les cérémonies mettent en scène en 2016 des transversalités contradictoires de ce nouveau capitalisme et paraissent imprégnées de dérégulations indéniables. Dans ces scènes symboliques structurelles se disent et s'entendent par la voix des génies les affects personnels et les flux collectifs de transgressions de toutes sortes, véritable caisse de résonance d'économies libidinales aux facettes multiples sur laquelle nous allons nous pencher.

Refuges culturels

À en croire les médiums et ceux qui courent à leurs cérémonies, il y aurait aujourd'hui au moins 1 000 médiums à Vientiane. En une seule journée de juillet 2016 – période autrefois peu propice aux rituels – j'ai connaissance de trois cérémonies qui rassemblent chacune un nombre impressionnant de médiums. Dans chaque cas,

4. Monique SELIM : « Les génies thérapeutes au service du marché », in Bernard HOURS, Monique SELIM (ed.), *Mondes en développement*, 1996, tome 24, n° 93 : « Santé et marché en Asie », p. 71-87.

des banquets plantureux et onéreux rassasient médiums et assistance. La bière et l'alcool de riz sont si abondants que beaucoup d'officiants titubent, buvant sans cesse au goulot, remplissant les verres de leurs pairs, arrosant sans mesure les piliers de l'aire consacrée dans laquelle ils évoluent. Si quelques danses – comme celle accompagnée d'un jeu d'épées – restent fidèles aux anciens schèmes, la majorité offre un spectacle étonnant où la libre inspiration des médiums puise plus dans les pratiques contemporaines vues à la télévision que dans le capital culturel local. Force est de constater que les cérémonies sont marquées par une hubris, souvent à la limite de l'obscénité, que les formes contrôlées de possession ne sont plus la règle dominante, cédant le passage à des gestuelles exacerbées, caricaturales, que des enregistrements musicaux diffusés par des appareils de mauvaise qualité à un taux sonore quasi insupportable, sont bien loin des tonalités envoûtantes des anciens orchestres, parfois encore présents.

Mes observations de cérémonies de ce type en 1994, 2000, 2009 montraient des fluctuations qui étaient liées aux moyens financiers des médiums et de l'assistance mais ne touchaient guère la forme elle-même des rituels. Selon les périodes, les cérémonies s'appauvrirent au sens propre du terme comme durant la crise asiatique de 2000, végétaient ou au contraire rivalisaient de magnificence comme en 1994 où la répression de l'État sur les « superstitions » se relâcha. Dans tous les cas, ces changements étaient traduits du point de vue des génies qui, ainsi en 2000, étaient dits divorcer pour se tourner vers des contrées plus fortunées où leurs réceptacles humains pourraient les honorer richement. Les génies sont, comme nous : voilà ce que répétaient les médiums qui disent maintenant que les génies s'adaptent à leur temps, mettant ainsi l'accent sur une différence majeure. En 1994, une extraordinaire éclosion de nouveaux génies, saluant l'arrivée du marché, s'était accompagnée de multiples vocations médiumniques, intégrant des jeunes femmes et quelques hommes, contrairement à la période monarchique durant laquelle les femmes d'âge mûr dominaient et où les cérémonies restaient ancrées dans le *ban*, le village, autour de son *phi*.

Près de 20 ans plus tard, un premier constat s'impose sur une augmentation importante du nombre d'hommes âgés de 20 à 50 ans, et sur les jeux sexuels souvent provocants des médiums femmes plus âgées à leur égard. Beaucoup de ces hommes sont plus ou moins ouvertement homosexuels ou transsexuels et ils semblent attirer une assistance en partie composée de jeunes homosexuels masculins. En revanche les femmes jeunes sont plus rares, parmi les médiums. Mais les génies sont supposés « prendre » de plus en plus d'enfants comme réceptacles, garçons ou filles que seul le *phi* peut guérir et faire échapper à la mort. Des médiums femmes âgées suggèrent que les bouleversements actuels de la nature – c'est-à-dire des paysages transformés par les processus d'urbanisation sauvages en cours – conduisent à ce que les génies possèdent « n'importe qui », suite à la perte de leurs lieux-dits. Jeunes et surtout jeunes garçons sont cependant l'objet de critiques plus ou moins voilées de la part de certaines femmes médiums ou non, plus âgées : « Ils font semblant » (sous-entendu d'être possédés par le génie) ; danser dans les cérémonies serait une façon de « s'amuser », un divertissement. En même temps cette réprobation reste dissimulée car l'idée qu'elle puisse susciter des actions malveillantes de la part de ces médiums récents et de leurs génies reste vive, ce qui, de fait, revient à invalider en partie l'accusation de légèreté et de falsification jetée sur leurs pratiques. « Il ne faut pas le dire car ils feraient du mal » entend-on ainsi parfois. Devenir médium – *nangthiem* – est, rappelons-le, au Laos se marier avec un génie et s'engager dans une économie libidinale particulière dans laquelle les métaphores explicitement sexuelles sont abondantes. Les couples sont modifiés par l'intrusion du génie et les médiums femmes âgées racontent aisément comment elles ont privilégié le génie – mari symbolique qui les domine et les possède – au mari humain, obligé de se soumettre à la prééminence de ce maître imaginaire. La question sexuelle se complexifie dans le cas de médiums homosexuels, quel que soit le sexe du génie qu'ils épousent. Le *phi* masculin les refoule vers une position fictivement féminine et pourrait faire glisser le duo homme-*phi* vers une forme d'homothétie. Le *phi* féminin les identifie à des femmes et constitue une sorte d'inversion chimérique des identités sexuelles.

Dans tous les cas, un horizon de flexibilisation des catégories sexuées instituées et de leurs manipulations se dessine, laissant ouvertes toutes les portes. Le caractère de réceptacle du génie face au médium dresse donc dans l'imaginaire une foule d'opportunités pour les homosexuels masculins pour lesquels le mariage avec le génie, et ensuite comme cela est courant, avec des membres masculins et féminins de la famille du génie, serait à même de décalquer des expériences vécues (en substitution ou en collusion). C'est pourquoi l'hypothèse peut être faite que les homosexuels masculins trouvent désormais dans les cultes aux génies, en perpétuel remaniement tant au plan des pratiques que des élaborations des personnages mythiques, une atmosphère accueillante, très séduisante en regard des barrières auxquels ils se heurtent dans la vie quotidienne. Les cérémonies se présentent alors, en résonance avec les images en provenance de Thaïlande, comme des dépassements possibles d'une réalité contraignante, reproduite par les ONG qui, ailleurs, sont des voies d'émancipation relative. Cette dimension de refuge des cultes et en même temps d'échappement par le haut à des oppressions de toutes sortes en est un trait récurrent, manifeste en particulier dans les années quatre-vingt-dix dans l'exaltation des figures royales, opposées aux cadres politiques rendus impuissants de l'État-parti communiste. Le détour sexuel que proposent aujourd'hui les cérémonies s'appréhende de façon similaire, dans un contexte de globalisation idéologique où les plateaux LGBT rayonnent de leurs potentialités libératoires. La reconnaissance par les génies de médiums homosexuels prend son sens présentement dans cette configuration marquée par la fermeture du Laos qui contraste avec l'apparente ouverture de la Thaïlande.

Qu'une cérémonie, en l'honneur d'un génie originaire de Pataya, se tienne dans une maison ou sur fond de *ken*, mais comme un disque rayé qui crachote – l'ambiance semble étrangement proche de celle d'un *night-club* – ne saurait dans cette perspective surprendre l'observateur. La jeune femme aux cheveux teints en blond qui est le réceptacle de ce génie thaï est vêtue d'un costume « traditionnel » aux couleurs rose flamboyant et évolue dans la pièce principale un verre à la main comme sur une piste de danse. À côté d'elle, un homme énorme, aux mollets poilus, s'évente et

s'évertue d'alléger ses mouvements pesants de façon maladroite avec son *sinh* qui l'entrave. Un petit garçon de 7 ou 8 ans, captivé, aide les uns et les autres à se changer, tandis qu'une médium de plus de 50 ans, tout en rouge vif, très alcoolisée, titube et gesticule, tout en continuant à s'enivrer. Il est midi et la chaleur moite est étouffante. Dans un coin, une médium, en combinaison molletonnée, aux rayures zébrées blanches et noires, de toute évidence fabriquée en Chine, consulte et la queue des clients s'allonge, impatients de recueillir les conseils du génie. Les yeux brillants ou fermés lorsqu'elle éteint à intervalles réguliers six bougies dans sa bouche, dodelinant de la tête, elle explique à une jeune femme que des serpents ont trouvé refuge dans son corps et l'empêchent de rencontrer l'amour. Pour les en déloger, il faudra suivre les recommandations données par cette médium qui incarne un ermite. Alors que la consultation se poursuit, trois femmes dansent ensemble en fumant et buvant, se laissant de plus en plus gagner par l'ivresse qui les envahit. D'aucuns laissent entendre qu'actuellement les médiums ajouteraient à l'alcool des amphétamines, qui démultiplieraient ses effets désinhibiteurs, ce qui expliquerait une partie des comportements observés. Il n'en reste pas moins le constat d'une forme d'explosion rituelle – traduisant les flux financiers et monétaires en jeu dans la période présente et les bouleversements urbains liés à l'investissement économique chinois, vietnamien et thaïlandais. Ces processus d'inflation rituelle s'accompagnent d'un relâchement des structures elles-mêmes des rituels. Ils donnent à voir des célébrations imaginaires des modes de consommation dispendieux et ostentatoires en vigueur dans la société pour tous ceux qui n'y ont pas accès et ne peuvent que les contempler de loin. Abris d'une diversification sexuelle prohibée et opportunités d'une jouissance éperdue de l'instant, les cérémonies s'offrent comme une scène parallèle au spectacle élaboré des élites économiques. De façon lapidaire, on pourrait dire qu'il y a un aspect *rave party* de « pauvres » et d'exclus dans ces rituels, qui néanmoins ont un coût très élevé, de 20 à 30 millions de kips (2 500 à 4 000 US \$). Les dons de familles riches dont des membres ont échappé à un accident comptent indubitablement dans le rassemblement de ces sommes. Ainsi, plusieurs avions emmenant des officiels s'étant

écrasés dans les années quatre-vingt-dix et deux-mille ainsi qu'entre 2010 et 2016, ne laissant aucun survivant, ceux qui, pour une raison ou une autre, avaient déplacé leur voyage, sont allés remercier les génies de leur entourage, comblant d'argent les mediums, très fiers de compter des généraux et leurs épouses dans leurs adeptes. Les périphéries de Vientiane mêlent en effet maintenant immenses villas du personnel politique ou d'investisseurs de toutes sortes – comme ce Chinois qui s'est fait simplement construire une imitation de la muraille de Chine – et petites maisons anciennes délabrées ou plus récentes modestes, faisant se côtoyer les classes sociales.

Dans un de ces villages périphériques, dans une très grande concession où les 12 membres de sa parentèle possèdent chacun leur maison, habite Koa, un medium masculin dont les danses stylées, à l'ancienne manière classique, retiennent l'attention. Le terrain très désordonné appartient à sa grand-mère maternelle, très âgée et elle-même medium depuis l'âge de 40 ans. Koa vit avec ses parents, qui vendent des soupes au marché, et partage avec eux une maison dont le bas a été bétonné récemment, mais dont l'ensemble garde un tantinet, comme pour les maisons voisines et surtout celle de bois de sa grand-mère, l'allure de la structure traditionnelle. Koa, qui a les cheveux teints, dit s'être depuis toujours « senti une femme », que son cœur est « celui d'une femme ». Il a 24 ans et c'est dès l'adolescence, alors qu'il était encore scolarisé, que Koa a senti les premiers signes, étranges, d'une maladie inguérissable. Onze fois il perd connaissance et ses parents le dirigent vers un moine, pour éviter qu'il ne soit pris en charge par des *nangthiem*. Mais ce moine est lui-même clivé – comme au Cambodge⁵ – entre

5. La séparation entre bonzes bouddhistes et médiums possédés par des génies est un trait dominant des pratiques religieuses observées au Laos, impliquant aussi que les médiums fassent des offrandes à la pagode ; rappelons en effet un triangle structurel liant État royal, génies et bouddhisme : les génies sont les premiers occupants de la terre et la contrôlent ; ils étaient l'objet de rituels spécifiques déléguant au roi, représentant du bouddha, la propriété de la terre dont ce dernier concédait l'usage aux habitants. Didier BERTRAND (voir son site Internet) observe au Cambodge dans les années quatre-vingt-dix, à ma connaissance pour la première fois, le phénomène de bonzes possédés par des génies, ce qui indiquerait une transgression en regard des usages passé. Le jeune Koa a lui aussi affaire à un bonze possédé par des génies.

sa partie bouddhique et les génies qui le possèdent. Un de ces génies réclame Koa comme son fils, dit qu'il l'a attendu trop longtemps et une tache sur le ventre de Koa en est la preuve tangible. Le génie, dont la grand-mère de Koa est le réceptacle, est un gouverneur régional (*chao dan*) et très supérieur, d'après Koa, au génie dont il est le fils adoptif, un *naga*. Un très grand autel, auprès duquel Koa dort, est orné d'un ermite, de deux statuettes brahmaniques et au centre trône Sethatirat (1534-1571), roi du Lan Xang. Des photos d'un jeune couple dans une assiette témoignent d'une demande adressée à Koa de rétablir la paix dans la famille. Chaque année, Koa honore son génie par une cérémonie qu'il veut grandiose et spectaculaire : 200 musiciens dans l'orchestre, 250 mediums invités, 1 000 personnes dans l'assistance, plus de 60 millions de kips dépensés, autant de détails de richesse qui contrastent avec l'allure un tant soit peu à l'abandon du domaine. Koa est enfin très clair sur les raisons qui expliquent que tant d'hommes deviennent aujourd'hui mediums, phénomène très positif à ses yeux. Les hommes pourraient accomplir de façon plus efficace, continue et pure les fonctions de *nanthiem* car, en l'absence de menstrues, « ils peuvent prier tout le temps et sont plus soigneux ». Les génies préféreraient donc les garçons, rationalise avec beaucoup d'assurance Koa dans un discours qui légitime autant son existence de medium que celle de tous les hommes qui peuplent et animent actuellement les cérémonies.

Parmi ces derniers, rencontrons Loe, medium masculin, qui me reçoit dans la maison de bois de ses parents, les cheveux longs tombant sur ses frêles épaules, les ongles soigneusement vernis, et habillé de la traditionnelle jupe des femmes, le *sinh*. D'une grande maigreur, Loe s'affiche par ailleurs de cette façon et sous différentes variantes, sur son compte Facebook. Ses grands-parents, qui ont leur propre maison voisine dans la concession, faisaient le commerce du bois. Loe, qui a arrêté l'école très jeune, a d'abord été barman avant de faire le ménage dans un bureau. Il a 30 ans et c'est il y a 9 ans que le génie s'est manifesté à lui, alors qu'il se sentait de plus en plus fatigué, sans force. Une consultation négative à l'hôpital le conduit ensuite chez une célèbre médium, âgée aujourd'hui de 92 ans et se déplaçant grâce à une petite planche à roulettes qui l'aide à ramper dans sa maison

nouvellement carrelée. Véhicule du génie du village, *chao ban*, cette femme que j'ai bien connue au début des années quatre-vingt-dix et que j'ai régulièrement revue, faisait l'admiration de tous par ses danses flamboyantes. Un des génies qui la possédait était réputé un « génie voyou », qui parlait quelques mots de français et l'amenait à susurrer des chansons d'amour des années soixante, embrassant celles et ceux qu'elle invitait à danser, habitude qu'elle n'a pas perdue malgré sa grande invalidité actuelle liée à l'âge. C'est le petit-fils de ce « génie voyou » qui a trouvé en Loe son réceptacle et qui l'a transformé, selon ses dires, en « fille ». Loe a alors adopté une voix de femme mais précise que, faute d'argent, il n'a pas pu se faire opérer : à ses yeux, néanmoins, bien qu'il ait encore un pénis, depuis la possession par ce génie, il est une femme et le fait est bien entériné par sa parentèle et ses voisins. Dans sa chambre, où de nombreux sacs à main sont suspendus, un petit autel est chargé d'offrandes de riz, de coca-cola, de chocolats. Dans la pièce voisine, un autre autel rutilant montre comme souvent Phethsarath (1890-1959), fondateur du Lao Issara, premier mouvement nationaliste et indépendantiste, frère de Souvanah Poumah et demi-frère de Soupanouvongh, le « prince rouge ». Cet autel a été dressé par la cousine maternelle de Loe, âgée de 46 ans, née homme et devenue à 20 ans une femme après une opération de *reassignement* effectuée en Thaïlande pour un coût de 8 000 €. Cette femme a reçu en elle plusieurs génies successivement qui en ont fait leur réceptacle, un an après son mariage avec un Américain d'une cinquantaine d'années, reparti aux USA pour se soigner. Loe et sa cousine dansent dans de nombreuses cérémonies de mediums. Au mur de la chambre de la cousine de Loe, se remarquent des photos de son grand-père paternel, sous différents visages, d'abord de catholique fervent, puis de bonze. Loe, comme d'autres mediums, insiste beaucoup sur sa répréhension des usages actuels de boire de l'alcool dans les cérémonies. L'accusation de jouer à être possédé pour se divertir et profiter de l'abondance des festins plane sur tous les mediums qui, tel Loe, le plus souvent y répondent, sans qu'elle soit prononcée, pour s'en protéger.

Néanmoins certains reconnaissent sans problème les pratiques très alcoolisées, dont les cérémonies peuvent être aujourd'hui le lieu, sans les voir comme des excès. Ainsi, Mele, medium

masculin âgé de 44 ans, qui vit dans un minuscule appartement payé mensuellement 150 US\$, les considèrent « normales » mais refuse les amphétamines. Fils de paysans de la plaine de Vientiane, *passason thamada* (population ordinaire) selon l'expression autrefois utilisée par les cadres du parti, Mele a été militaire mais a quitté l'armée, tant son salaire était bas. Après avoir été lauréat d'un concours provincial de chant, il gagne sa vie en chantant dans des *night-clubs*, puis tombe malade, est hospitalisé trois mois, voit un *mo*, thérapeute, et reçoit en lui trois génies femmes, héroïnes de légendes. Depuis il vivote des rémunérations que lui procurent les demandes de tous ordres faites à ses génies. Lorsque les promesses de guérison, de loterie, d'amour ou d'affaires sont réalisées, ses clients règlent parfois le loyer de son appartement pour un an, ce qu'il apprécie particulièrement, dans la situation de précarité dans laquelle il paraît se trouver. Impressionnant par sa taille et les figures scintillantes est l'autel qu'il abrite, imprégné de chamanisme, d'hindouisme, de bouddhisme : les bonzes thaïs y côtoient Ganesh, au milieu d'innombrables bouteilles d'alcool de riz apparemment en provenance du sud du Laos, et de bières ; baths, dollars et kips pendent aux arbres de mérite et des photos de ceux qui s'adressent à ces génies témoignent de sa pratique.

La vision de Mele sur les désirs des génies, inséparable des siens, est particulièrement tranchée : les génies seraient jaloux, ce qui expliquerait que souvent les maris des médiums femmes mourraient ou encore que ces dernières divorceraient. Quant à lui, ses génies n'apprécient pas qu'il reçoive des garçons et lui-même dit ne pas aimer les filles... C'est pourquoi le célibat lui paraît la meilleure condition pour un médium qui peut ainsi faire complètement couple avec le génie. Mele, qui n'a jamais été marié, rejoint Koa sur l'inconvénient que représentent les menstrues des femmes aspirant à devenir médium, car elles leur interdisent durant ces périodes de prier. Ainsi, il pense que les médiums masculins sont préférables et particulièrement privilégiés par les génies féminins. Le nombre important d'hommes médiums aujourd'hui accrédié à ses yeux ce jugement. Assez pragmatique, Mele, qui ne s'estime pas assez « éduqué », ne fait pas de cérémonie annuelle, réservant son argent à des dons à une pagode. Mais, à ses yeux, l'augmentation des cérémonies depuis dix ans est

incommensurable, les génies « prenant » autant hommes, femmes, qu'enfants.

Pourtant, même du point de vue d'hommes mediums, la présence voyante de nombreux hommes dans les cérémonies, est susceptible de les dévaloriser. Ainsi en va-t-il de Keon, homme marié de 35 ans et père d'un enfant. Il est le fils adoptif de *gnapo* Volachit (gouverneur au Laos durant la période coloniale). Très souvent malade au cours de sa petite enfance (la maladie est le premier signe que le génie veut posséder la personne), il est medium depuis l'âge de 10 ans, avec l'encouragement de sa grand-mère. Dans la pièce principale de la maison, on remarque un autel splendide, majestueux où rayonnent des multitudes de bouddhas et de najas dorés, tandis que flottent des billets de banque sur les arbres de mérite. Le grand-père de Keon était militaire dans l'armée française et Keon fait le commerce d'offrandes et de fleurs au marché tout en s'adonnant à la sculpture sur bois. Avec son épouse, ancienne institutrice, ils jugent sévèrement le nombre élevé de *katoys*, *gays*, *ladyboys* dans les cérémonies – qui aurait beaucoup augmenté dans les cinq dernières années – considérant que le statut des mediums s'en voit abaissé. Dans le même moment, ils estiment que les homosexuels sont « fragiles » et tombent donc plus souvent malades, ce qui expliquerait que dès leur guérison, ils se tournent vers les génies et deviennent mediums. Corollairement, la pratique de medium est financièrement lucrative de leur point de vue et, ajoutent-ils : « Pour ces gens-là, c'est un moyen facile de gagner de l'argent mais ça perd des grades pour les *nanghtien*. »

Koa, Loe, Mele et Keon font bien percevoir l'intensité des bouleversements que connaissent aujourd'hui les rituels et les contradictions ressenties par les mediums eux-mêmes qui les véhiculent. La multiplication des mediums, leur diversification en termes d'âge, de profil sexuel, mais aussi de condition sociale et économique les a placés sous le coup d'accusations variées, désacralisant pratiques et croyances, accessibles à tous, et dès lors potentiellement détournées de leur sens originel. Les rituels, dans cette nouvelle phase, paraissent à la fois conserver leur dimension pérenne de libération dans l'imaginaire, mais en même temps offrir des opportunités de statut symbolique à tous ceux que les

exhibitions liées à la croissance économique laissent de côté, sans espoir de rattrapage. L'extrême compétition qui vrille la société laotienne présente et se traduit par des concours d'ostentation, exclut de fait une masse de gens pour lesquels les rituels s'offrent comme des succédanés d'autant plus étourdissants que l'alcool y coule à flots, que des psychotropes y sont disponibles et que les anciens savoir-faire sont beaucoup moins requis que par le passé. Les génies prennent n'importe qui, dit-on, non sans aussi souligner que n'importe qui peut s'instituer médium. Ne s'autorisant que d'eux-mêmes et de leurs génies, comme le dirait Lacan, les médiums du XXI^e siècle ont, à l'image de la société civile globale, diversifié leurs profils sociaux et en particulier sexuels. Corollairement, les autels, de plus en plus syncrétiques, bien au-delà de leur bouddhisation constatée dans les années quatre-vingt-dix et largement confirmée, et de leur hindouisation et brahmanisation prononcées aujourd'hui, sont prêts à accueillir les divinités les plus variées et à sacraliser tous ceux qui y prétendraient.

Résonances

Ce long détour par les cultes a permis au lecteur de suivre, par un chemin inattendu, des sujets qui s'inscrivent hors des modèles sexuels mais aussi socio-économiques dominants et trouvent dans la célébration d'entités symboliques multiples un mode de penser et d'exister dans la conjoncture présente d'héroïsation de la richesse ostentatoire. L'alliance à peine voilée entre l'État-parti et les ONG, toujours animées de la peur de se voir expulsées, laisse, il est vrai, peu de place à celles et ceux qui cherchent, à l'écoute des messages numériques diffusés par la société civile globale, d'autres façons moins conformes d'évoluer dans la société. Les femmes qui tentent d'obtenir un statut à la hauteur de leurs qualifications rencontrent, comme on l'a vu à travers plusieurs exemples, des embûches et des obstacles nombreux qui peuvent les détourner autant de l'État que des ONG. Des hommes et des femmes moins éduqués, aux profils hétérogènes, prennent des lignes de fuite, qu'illustre l'arrimage aux génies. « Ils sont comme nous » et « ils s'adaptent », ces expressions caractérisent la perception des génies par des sujets qui, de tout temps, les ont

inventés pour s'évader de quotidiennetés moroses ou oppressives, et se donner des horizons lumineux. Chaque période met donc en scène des formes culturelles et des entités imaginaires singulières dans lesquelles se signifient les logiques individuelles et collectives des acteurs, tentant de dépasser des structures assignatrices. Longtemps fermé économiquement, politiquement et aussi géographiquement, le Laos offrait à ses habitants un capital culturel bien défini dans lequel chacun pouvait puiser, en y apportant de nouvelles touches, en remaniant à sa façon les scénarios, en remodelant les personnages pour les rendre plus ajustés aux attentes majoritaires. Rentrée fondamentalement dans la globalisation, autant économique qu'idéologique malgré les freins qu'essaye de mettre le gouvernement, la société s'ouvre brutalement aux influences les plus diverses qui remettent en cause les anciennes habitudes de soumission et d'obéissance, sans pour autant enclencher pour l'instant des mouvements de révolte. Les cultes sont le théâtre par excellence des imaginaires engendrés par cette nouvelle phase de tensions ; ils fonctionnent en quelque sorte comme une soupape de sécurité pour l'État-parti qui a enfin, avec intelligence, renoncé à supprimer les « superstitions » et ce d'autant plus que nombre de ses membres sont des adeptes des génies. Ainsi en 2016 une épouse de général serait devenue medium, tandis que des policiers se comptent parmi l'assistance fervente à ces cérémonies. L'alliance entre la population et ses génies, qui a toujours un temps d'avance et ouvre la voie à d'autres avènements possibles, fait pendant à celle régnant entre l'État-parti et les ONG, tournée vers le maintien de rigidités déphasées et archaïsantes.

Décalage comparatif au Vietnam

Un bref regard comparatif sur le Vietnam voisin suffirait à démontrer encore une fois⁶ la diversité des régimes communistes au-delà du tronc formel commun de l'État-parti et de ses organisations de masse sous tutelle, ayant engagé dans les années quatre-vingt un développement capitaliste prenant pour modèle

6. Monique SELIM : *Pouvoirs et marché au Vietnam*, tome I : *Le travail et l'argent*, tome II : *Les morts et l'État*, Paris, L'Harmattan, 2003.

politico-économique la Chine. La reconnaissance du sida au tournant du III^e millénaire a constitué une brèche dans la politique de santé vietnamienne et a profondément bouleversé l'idéologie moralisatrice du gouvernement, obligé de sortir les homosexuels du cadre des « fléaux sociaux » dans lequel ils étaient enfermés avec les toxicomanes, les prostitués et d'autres groupes marginalisés et criminalisés. Les ONG, qui étaient particulièrement bâillonnées auparavant, ont saisi cette opportunité pour percer une fenêtre. La récente loi de 2015 sur le mariage témoigne des ouvertures réalisées en ayant levé l'interdiction du mariage entre personnes du même sexe, sans néanmoins l'autoriser.

La gestation pour autrui est d'autre part permise dans le cadre de relations familiales, c'est-à-dire par une cousine ou une sœur de l'un des deux conjoints, ayant accouché au moins une fois et acceptant de porter l'enfant pour le couple déclaré stérile. Cette disposition – qui peut de fait engendrer des liens symboliquement incestueux – est le pendant d'un autre article de la loi qui impose et étend la solidarité familiale jusqu'aux neveux, nièces, oncles et tantes, en termes d'obligation alimentaire. La loi renforce donc l'espace de l'alliance et de la parenté tout en l'ouvrant au monde global puisque le mariage avec des étrangers, autrefois stigmatisant et très difficile, voit ses procédures facilitées.

À la différence du Laos, le Vietnam figure en bonne place dans les rapports de l'UNDP *Being LGBT in Asia* que nous avons cités en introduction de cet ouvrage et la rencontre avec quelques ONG est instructive des conceptions que ces dernières se font de l'État-parti et de sa capacité à faire évoluer la société. En rupture avec les groupes de femmes lesbiennes chinoises déjà rencontrées par le lecteur et qui inscrivent les droits au cœur d'un combat pour la démocratisation, d'une manière générale les ONG vietnamiennes axées sur le genre autonomisent les droits sexuels, les isolent de manière à leur retirer toute trace de contestation politique. La personnalisation des droits sexuels est une garantie de ce travail de dépolitisation. Une leader d'ONG, ancienne chercheuse de l'Académie des sciences, après un doctorat soviétique de sociologie, parle avec insistance de « petits droits », ne pouvant donc déclencher aucune répression. Corollairement le terme de féminisme est rejeté comme trop politique en regard des droits

sexuels et reproductifs, plus banalisés par les financements des organisations internationales. On lui préfère systématiquement le *gender*/genre, mot qui s'est littéralement universalisé avec une extraordinaire vitesse dans le monde entier. Le profil avec des variantes de dirigeantes d'ONG spécialisées sur le genre contribue à ce polissage des droits sexuels : entre 40 et 50 ans, très diplômées, avec des formations dans l'ancien bloc soviétique, hétérosexuelles, parfois anciennes membres du Parti, les femmes rencontrées sont rompues aux modes de communication avec l'État et savent éviter tout affrontement. Ces entrepreneures du genre, à l'image individuellement conforme, ont néanmoins l'ambition de voir la société changer, avant tout par la loi : « ne pas s'opposer, épouser les vagues avec les mains » explique l'une d'entre elles qui a créé une des premières ONG orientées sur les droits LGBT. Cette femme pragmatique, rappelle que l'ambassade de Suède n'était prête à financer son ONG que si elle agissait pour les groupes homosexuels et c'est ainsi qu'elle s'est focalisée sur les lesbiennes, mettant en place une *hot line* qui fut la première de ce type au Vietnam. On retrouve par ailleurs au Vietnam la même association que celle étudiée en Chine, que le lecteur a découverte précédemment et qui se consacre aux familles et amis des homosexuels ; tout comme en Chine, des *coming out* sont mis en scène à la télévision nationale.

Le schème d'une cogestion avec le gouvernement prédomine donc dans les ONG : il s'agit pour les ONG de se constituer en ressources d'information et en acteurs de coconstruction des politiques dans le champ des sexualités et du genre. Soulignons ici que, encore une fois comme en Chine, les homosexuels masculins, bénéficient d'une antériorité liée au sida dans ce champ et le dominant au détriment des lesbiennes. Un jeune dirigeant d'une ONG réputée dans ce domaine explique ainsi, non sans un mépris inavoué : « Nous n'excluons pas les lesbiennes mais au Vietnam elles se cachent, elles ne disent rien. Elles ne partagent pas les événements comme la *gay pride* ; elles sont silencieuses, elles font du *badminton*, voyagent, pique-niquent... » Néanmoins, des formations commencent à être organisées pour les lesbiennes, sous l'angle d'un programme d'éducation sexuelle appliqué à 5 groupes provinciaux. Ces formations, financées par une grande organisation

internationale, invitent les jeunes lesbiennes dans des hôtels pour deux jours, tous frais payés sur le même mode qu'en Chine, ce qui montre de nouveau comment se globalisent des messages de diversification sexuelle, formulés à l'instar de *kits* de droits politisés ou dépolitisés selon les cas. Sur ce point, en regard du Laos, qui fait figure d'une forteresse assiégée, le Vietnam s'inscrit dans une ligne proche de la Chine, la société civile émergente s'évertuant cependant de bien se maintenir dans les cercles admis par l'État-parti. Ainsi des jeunes gays ou transgenre sont-ils payés par des chaînes de télévision pour expliquer dans de courts films didactiques les discriminations dont ils ont fait l'objet à l'école, à l'université, dans le travail. Les droits sexuels sont ainsi édifiés en plateforme culturelle, coupée du politique, et appréhendée dans une perspective de coréformisme graduel avec le gouvernement. Laos, Vietnam et Chine montrent ainsi trois modes de réception différents des plateaux genre et LGBT qui constituent aujourd'hui un des noyaux centraux des idéologies globales accompagnant l'expansion du capitalisme financiarisé.

Selim Monique (2017)

Des génies ventriloques au Laos

In : Selim Monique (ed.), Guo W. (ed.). *Des sexualités globalisées à l'avant-garde*

Paris : L'Harmattan, p. 183-210. (Anthropologie Critique)

ISBN 978-2-343-12001-0